

« Tout ira mieux quand une artiste aura le droit d'être aussi mauvaise qu'un homme »

Les uns réclament des quotas, les autres opposent que le talent n'a pas de genre. Dans sa chronique, Michel Guerrin, rédacteur en chef au « Monde », nous raconte les deux camps.

Féméniser la culture, oui mais comment ? Comment avoir plus de femmes chefs d'orchestre ou cinéastes, plus de directrices d'opéras ou de théâtres ?

Car si dans les écoles, l'égalité est à peu près la règle, ensuite, face au public, ça se gâte, et gravement. Deux camps s'affrontent pour corriger le tir. Autour des quotas dans les nominations et de mesures similaires dans les choix artistiques. La fracture est générationnelle – les plus âgés sont contre, les plus jeunes pour.

Certains pensent que seuls les quotas peuvent changer la donne tant les décideurs de la création ne font rien. Il a fallu attendre 2006 pour qu'un rapport pointe les énormes inégalités entre hommes et femmes et pour qu'une femme, Muriel Mayette, soit nommée à la tête de la Comédie-Française (par le ministre de la culture Renaud Donnedieu de Vabres).

L'affaire Weinstein est passée par là

Ça n'a rien changé sur le fond. En 2013, Aurélie Filippetti, alors Rue de Valois, prône la parité dans l'indifférence – faire la leçon avec un budget en forte baisse n'est pas simple. En revanche quand Françoise Nyssen fait de la parité une priorité, le monde culturel ne peut qu'acquiescer. L'affaire Weinstein est passée par là...

Il y eut de belles intentions mais la seule mesure, bien modeste, prise par Françoise Nyssen fut d'augmenter les aides d'Etat de 15 % aux films portés par des équipes paritaires.

La ministre voulait aller plus loin. A la fin du printemps, elle a dîné avec des patrons culturels pour les inciter à programmer plus « féminin » dans les théâtres, salles de concerts ou musées. Certains le font déjà mais on reste très loin des Etats-Unis et de la Scandinavie, où des mesures volontaristes tendent vers l'égalité.

Joli paradoxe de notre culture publique (Etat et collectivités locales) qui s'avère plus sexiste que des pays dominés par le privé. D'où une crispation certaine, une impatience montante dans l'Hexagone. Face à l'inertie, des femmes dénoncent les déséquilibres et le pouvoir des hommes. Partout. Dans les postes de direction, sur les murs des musées, à la tête des orchestres, sur les plateaux de théâtre, dans des jurys...

« Tout débat devient impossible »

Quentin Bajac a été nommé le 14 novembre à la tête du centre d'art du Jeu de paume, à Paris. Son CV est impeccable mais il remplace Marta Gili, et des femmes s'indignent d'avoir perdu une place. Des responsables confient : « C'est si tendu que tout débat devient impossible. » Le climat est tel qu'inversement une femme promue est fragilisée par son genre. Prenons la succession de Stéphane Lissner à l'Opéra de Paris. Il y a des femmes parmi les prétendants, et c'est un atout, écrit Le Figaro. Insultant pour elles ? Oui, mais l'argument est répété en catimini au ministère de la culture.

Le talent n'a pas de genre, répètent de leur côté les opposants aux quotas. En premier lieu des créatrices « consacrées ». Elles sont artistes, point. Il chauffe les esprits, cet argument du talent. Cache-sexe du sexisme pour certains, incontournable pour d'autres.

Les directeurs des Festivals de Cannes et de Venise, Thierry Frémaux et Alberto Barbera, ont été critiqués pour avoir sélectionné très peu de cinéastes femmes. Leur réponse ? « Le seul critère, c'est la qualité des films. » Beaucoup dans la culture sont sur la même position. Ils ajoutent : on juge les œuvres finies, le problème est avant, dans les écoles, les lieux de production et de soutien, etc. Ce qui n'est pas faux.

Une chef d'orchestre qui dénonçait le machisme d'un patron d'opéra qui ne l'a jamais programmée s'est vu répondre qu'elle n'avait pas le talent pour tenir face aux musiciens et qu'il tient à lui éviter une humiliation – il n'y a pas plus féroce qu'un orchestre (largement féminisé) face à un chef qu'il ne juge pas au niveau. Disons que tout ira mieux quand une artiste aura le droit d'être aussi mauvaise qu'un homme. Car une artiste qui « se plante », ça se voit. Alors qu'il y a des milliers de créateurs médiocres qui font carrière.

Quand le débat prend une tournure navrante

Au dernier salon Paris Photo (8-11 novembre), dans la capitale, le ministère de la culture a fait identifier par des macarons, parmi les milliers de photos à vendre, une centaine d'images faites par des femmes.

Bizarre d'intervenir sur une foire marchande, où le business est le moteur, où un galeriste doit en moyenne vendre pour 100 000 euros de photos pour ne pas perdre d'argent. Et en plus on le culpabilise de ne pas exposer de femmes puisque Fannie Escoulen, qui a conçu ce parcours, a trouvé « pathétique » la faible présence féminine à la foire. Le ministère ferait mieux d'intervenir dans des lieux d'art qu'il subventionne, par exemple les Rencontres d'Arles (Bouches-du-Rhône), où cette année la place des femmes photographes était faible.

Plus gênant, Fannie Escoulen a dit à la revue Fisheye qu'il existe un regard spécifique aux femmes, porté par des sujets comme le corps ou l'enfance. Cette posture essentialiste est aussi stupide que celle du compositeur Bruno Mantovani, directeur du Conservatoire national de musique, qui a dit, en 2013, qu'il y a peu de femmes chefs d'orchestre parce qu'elles ont des enfants à élever.

Quand le débat prend une tournure navrante, conseillons la lecture du livre merveilleux de Belinda Cannone, *La Tentation de Pénélope* (Stock, 2010). Elle est écrivain, universitaire, essayiste. Féministe aussi. Elle réfute les communautarismes, notamment sur le genre. Elle ne se sent pas femme mais une personne quand elle écrit ou quand elle jardine. Elle ajoute qu'un féminisme différentiel ne peut que desservir à terme les femmes. « C'est quand on a cru que les femmes étaient différentes, qu'on leur a ôté pouvoir et autorité. » Ou encore : « Proclamer sa différence, c'est perdre en égalité. »

Ce livre fait écho à l'émergence, partout dans le monde, d'une génération de femmes de 30 ans ou 40 ans, compositrices, chefs d'orchestre, metteuses en scène, scénaristes, qui se situe hors l'opposition des sexes. En attendant qu'elle bouscule tout, lisons urgemment Cannone.

Michel Guerrin

(Rédacteur en chef au « Monde »)